

# MON ZOMBIE ET MOI

## Du même auteur

### *Essais*

De l'expérience mathématique

*Vrin, 2001*

Hilbert

*Les Belles Lettres (édition revue et corrigée), 2005*

Gödel

*Les Belles Lettres, 2004*

Une histoire de machines, de vampires et de fous

*Vrin, 2007*

Les Démons de Gödel

Logique et folie

*Seuil, « Science ouverte », 2007*

### *Ouvrage collectif*

Le Concept, le Sujet et la Science

Cavaillès, Canguilhem, Foucault

(avec Pascale Gillot, dir.)

*Vrin, 2009*

### *Fictions*

La Ville aux deux lumières

*MF, 2009*

L'Hiver des Feltram

*MF, 2009*

*PIERRE CASSOU-NOGUÈS*

# MON ZOMBIE ET MOI

La philosophie comme fiction

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

# L'ORDRE PHILOSOPHIQUE

ISBN 978-2-02-102130-1

© Éditions du Seuil, septembre 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Où suis-je ?

### 1. Perdre la tête

*C'est d'abord un rêve, un rêve que j'ai en grande partie oublié. Que se passait-il ? Vraiment, je ne me souviens plus. Une guerre, une révolution, je ne sais pas. Une armée, en tout cas, entre dans la ville. Je revois les voisins aux fenêtres qui agitent de petits drapeaux. Moi, je m'y refuse. Un groupe de soldats montre du doigt le pavillon où j'habite. Ils traversent le jardin. Ils sonnent. J'ouvre. Ils portent des uniformes, comme sur les livres d'enfant, bariolés et parsemés de galons dorés. Ils me posent des questions. Je bredouille des réponses maladroites, et l'un d'eux, leur chef sans doute, me dit : « Très bien, nous allons vous couper la tête. »*

*Il m'attrape par les cheveux et tire un immense sabre. La lame brille un instant dans la lumière de la fenêtre, et c'est fait : je sens mes épaules se détacher de mon cou et glisser par terre. Bizarrement, cela me donne une impression de légèreté. J'ai le temps de penser : « Ce n'est pas douloureux. »*

*Je me réveille en me redressant brusquement. J'en ai la sensation, très nette, dans les muscles de l'estomac, bien que, évidemment, je n'y pense pas d'abord. Je respire, je regarde le plafond, j'en détaille les taches d'humidité que je connais si*

*bien. Je suis heureux, comme on l'est après un cauchemar, de retrouver ces ombres familières. Pendant quelques secondes. Jusqu'à ce que je me rende compte de ce qui ne va pas : puisque je suis assis, je n'aurais pas dû ouvrir les yeux sur le plafond mais sur le mur en face.*

*J'aperçois maintenant dressé au-dessus des couvertures un tronc tout droit, le dos, les épaules, deux bras pendants, la naissance du cou. Il ne manque que la tête.*

*Un instant, je me demande où elle est. Puis je comprends. Peut-être le savais-je déjà avant même d'observer ce tronc étêté. La tête, ma tête, séparée du tronc, est restée posée sur l'oreiller quand je me suis redressé.*

*Je pense d'abord : « Je suis en train de rêver, mon cauchemar se poursuit. » Je laisse passer quelques minutes, espérant me réveiller et me retrouver la tête sur les épaules, comme on dit.*

*Il fait déjà jour dehors. La lumière filtre à travers les persiennes. Ma chambre ne porte aucune trace de désordre. D'un mouvement, je laisse retomber mes épaules sur le matelas. Le sommier grince sous le poids de leur chute. Je reste allongé, comme si de rien n'était.*

*Le réveil sonne enfin. Je retiens mon souffle et m'assieds d'un coup. Je le sais, avant d'être assis, je le sens bien, je garde les yeux ouverts au plafond et retrouve ce tronc sans tête dressé au dessus des couvertures.*

*Le réveil continue de sonner. Je décide de me lever, c'est-à-dire de le lever, ce corps dont je me suis détaché. Je le fais pivoter, pour me retrouver les jambes pendantes au bord du lit puis, en m'aidant de mes bras, je me mets debout. C'est étrange, bien sûr, de me voir debout au-dessus du lit, un peu comme dans un miroir. Sans la tête, évidemment. En tout cas, je tiens debout. Je sens avec plus d'acuité le parquet sous la plante de mes pieds et le poids de mon corps. Je me tourne vers le réveil, que j'observe également, couché sur le lit, du coin de l'œil. Je lève mon bras droit puis l'abaisse vers la table de nuit. Ma main tape sur le bois et, immédiatement, s'envole, comme*

*un oiseau enchaîné à ce tronc, pour se porter à hauteur de ma poitrine. Elle reste immobile à quelque distance de mon buste. Elle semble attendre que je la regarde. Elle ne sait pas que j'ai perdu la tête. J'en reprends le contrôle. Je la pose sur la table de nuit avec précaution. À tâtons, elle trouve le réveil.*

*Le silence revient, ce silence des villes, qui se marque dans une rumeur lointaine et le bruit des voitures.*

*Mon tronc attend mes ordres, debout au-dessus de moi, les bras ballants comme une sorte de zombie. On pourrait croire qu'il me regarde, d'un œil vide ou, plus exactement, absent. C'est gênant, je ne sais pas quoi lui dire, je n'arrive pas à réfléchir. Et, pourtant, il faut que je réfléchisse. Donc, sans réfléchir justement, je l'envoie se reposer dans le salon. Je lui fais faire quelques pas, il me suffit de poser un pied devant l'autre, ce n'est pas difficile. Ma démarche, que je suis des yeux, reste maladroite, avec parfois l'hésitation du funambule et ces bras qui se tendent d'eux-mêmes de chaque côté du corps.*

*Où ai-je la tête ? Mon zombie passe la porte, poursuit un court instant sa marche dans le salon puis se cogne contre le bureau, que je ne voyais pas de mon lit. Le bruit de ma chute me surprend moi-même.*

*Je m'aperçois que j'ai mal à la hanche. À cette hanche, quelque part de l'autre côté de la cloison. Pour le reste, c'est une masse de sensations mal définies. Je ne sais même pas dans quelle position je me trouve. Le plancher contre mon dos sans doute, la hanche douloureuse plus loin. J'étends les jambes, je cogne de nouveau le bureau. Avec les bras, je rencontre le mur. Je me retourne sur le ventre. Je ramasse mes bras et mes jambes et me redresse avec précaution. Je tends les mains vers le mur, sur lequel je m'appuie pour retrouver la porte. Et me voilà, de nouveau, sans tête, sur le seuil de la porte. Je reviens vers le lit.*

*Il me faut décomposer certains mouvements. La marche se transforme en une suite de pas, avancer un pied après l'autre, mais il reste, dans cette analyse, des mouvements élémentaires*

*que mon corps effectue de lui-même : poser le pied par terre par exemple, je n'ai pas besoin d'y penser particulièrement.*

*Je trouve du papier et un crayon sur la table de nuit, et j'allonge mon zombie à côté de moi sur l'oreiller, pour prendre quelques notes sur ce qui m'arrive. Il pose le cahier sur ses jambes repliées, je suis un peu décalé par rapport à la feuille de papier mais je peux suivre le mouvement de sa main et me relire. Ce n'est pas que le zombie écrive sous ma dictée, avec une phrase que je prononcerais à voix haute, ou dans ma tête, et que lui copierait. Je ne pense pas particulièrement à ce que j'écris avant de l'écrire ou, plus exactement, avant qu'il ne l'écrive.*

*La vie reprend son cours, avec des gestes quotidiens, auxquels je m'habitue peu à peu.*

*En avant*

*Je dresse le zombie au-dessus du lit, debout. Je penche son buste à quarante-cinq degrés environ, les bras pendent. Je les approche de mon visage, avec d'innombrables précautions. Je m'attends à recevoir une gifle, mais pas du tout. C'est dans ma main, et non sur ma joue, que je sens d'abord le contact, mes cheveux, les oreilles et les poils de ma barbe. Le zombie me lève à sa hauteur, à bout de bras. Je le regarderais dans les yeux, s'il avait des yeux. Mais, justement, il faut que je sois tourné dans l'autre sens, vers l'avant, pour lui indiquer les obstacles. Peut-être saurait-il de lui-même retourner cette tête qu'il tient dans ses mains : l'approcher de son ventre, puis la faire pivoter. Je ne sais pas. Je crains, évidemment, qu'il ne me fasse tomber. Je lui demande donc de me reposer sur le lit, de me tourner la tête sur le matelas et à tâtons de me prendre de nouveau dans ses mains. C'est un peu long, parce que, sans moi, il est aveugle. Je sens les couvertures sous ses mains, je les entends aussi, ses mains, errer sur le lit. Elles me trouvent enfin et remontent le long de mon visage. Je peux alternative-*



*ment sentir les textures de mon visage, ma barbe qui pique, ma peau qui semble tiède, dans ses mains, ou, sur mon visage, ses doigts froids.*

### La gauche et la droite

*Je me suis aperçu que, lorsque je fais face au zombie, je confonds sa main gauche et sa main droite et j'utilise l'une pour l'autre. Je crois que cela tient à ce que je le prends, malgré tout, pour mon reflet, une image dans un miroir, de sorte que, quand je commande un mouvement à ma main droite, je compte que ce soit sa main gauche qui exécute ce mouvement. C'est à ces moments que nous sommes le plus étrangers l'un à l'autre.*

*Au fond, je prolonge ma tête par un corps fantôme et réduis mon zombie à n'être qu'un reflet de ce corps fantôme. Lui s'y refuse. Il a ses mains, la gauche et la droite, qui répondent à mes ordres mais ne se contentent pas de refléter les mouvements que j'imagine sur mon corps fantôme. Je sens aussi sa douleur s'il se cogne, là où elle se trouve, dans sa main ou dans sa hanche, et ses muscles, lorsqu'il se fatigue à me porter. La plupart de nos mouvements, quand il me porte les yeux tournés vers l'avant, comme le seraient les siens, sont tout à fait naturels. J'oublie parfois que je les commande à distance.*

### Me raser

*Le zombie me tient de sa main gauche, posé devant la glace, sur un escabeau, à hauteur de sa poitrine. De la main droite, il prend le rasoir électrique et me le passe sur les joues. Ce dernier geste, il le faisait bien quand ma tête se trouvait sur ses épaules. Je ne sais pas pourquoi il est maintenant si brusque et maladroit. Il me presse le rasoir contre les joues, ce qui l'oblige à me maintenir d'autant plus fermement de l'autre main. J'ai la tête compressée, une main sur le crâne, l'autre sur la joue. Un matin, il a glissé avec le rasoir et manqué de me casser le nez. Je dis « il » et, pourtant, pendant qu'il me rase, je retrouve ce corps comme le mien, quelques instants.*

*Oui, je suis dans ses mains, et c'est de l'extérieur que je considère ma tête qui se reflète dans la glace. Bizarrement, malgré le poids du rasoir contre mes joues, je ne suis pas logé dans cette tête face à ce corps anonyme que je commande, mais bien dans ces mains qui s'appliquent sur mon visage. Si je ferme les yeux, je peux penser être en train de passer le rasoir sur un objet étranger. Une autre tête, comme un barbier, un étrange barbier aveugle.*

### Sortir

*Nous nous sommes habitués l'un à l'autre, mon zombie et moi. Nos mouvements sont assurés maintenant, notre démarche, que j'observe dans un miroir, alors qu'il me tient dans ses mains contre son ventre, est presque normale.*

*Je lui fais mettre un chapeau, bien attaché à son manteau par des épingles à nourrice. Il me glisse dans un cartable entrouvert, qu'il porte à l'épaule et serre contre lui, de façon que l'ouverture reste toujours dirigée vers l'avant. Il prend, avec ce chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, l'air d'un détective de dessin animé.*

*Parfois un passant nous jette un œil puis se détourne. Un enfant nous montre du doigt en demandant : « Qu'est-ce qu'il a, le monsieur ? » Mais les gens dans l'ensemble ne nous prêtent pas particulièrement attention, avant une voix que je n'entends que faiblement : « Vous êtes du quartier ? »*

*Je pensais à autre chose et, par habitude, je nous ai arrêtés en face de cet inconnu. J'ai même répondu : « Oui », en souriant.*

*L'homme ne voit pas mon sourire, bien sûr, mais ses yeux sont rivés sur le cartable de mon zombie, d'où la voix qu'il entend semble provenir. J'hésite, puis j'avoue :*

*« Je suis ventriloque.*

*– Ah. »*

*Et l'homme s'éloigne, renonçant à nous demander ce renseignement qu'il cherchait. Nous rentrons à la maison, mon zombie et moi.*

*Un après-midi, avant de sortir, je m'aperçois, en mettant mon chapeau, que le cou de mon zombie s'est allongé. Il n'y a pas de doute. Au début, la ligne de ses épaules n'était interrompue que d'un bourrelet de chair. Alors que voici maintenant un cou, un cou que l'on dirait même bourgeonnant, terminé par une petite boule pleine d'inégalités.*

*Cette masse se développe lentement. Un duvet, de petits poils apparaissent sur le dessus, puis la trace des organes, à peine esquissés d'abord. Lorsque mon zombie se penche vers moi, qui suis posé sur le manteau de la cheminée, je reconnais pourtant nettement le pli des yeux, les narines, les lèvres et deux petites excroissances de chaque côté du crâne qui doivent être les oreilles. C'est certain, ma tête repousse.*

*Mon zombie a maintenant une petite tête au-dessus de son cou, bien dessinée, avec un nez en trompette et de grands yeux fermés, une tête de bébé. Elle continue de grandir, je suis impatient.*

*Les yeux restent fermés. Mais la tête du zombie est adulte. Il me ressemble comme un frère jumeau.*

*Mon zombie est presque autonome. Il peut me laisser dans la chambre, bien installé sur l'oreiller, et passer dans le salon, sans trop d'effort. Alors que, les premiers jours, je devais le téléguider, en comptant ses pas, après qu'il eut passé la porte, de façon à pouvoir le ramener dans la chambre sans me cogner, mon zombie semble maintenant se débrouiller tout seul. Peut-être qu'il compte lui-même les pas dans sa tête. Ou, simplement, il a pris l'habitude de la pièce, dans ses muscles. Peu importe.*

*Je suis tiré de ma rêverie par un ronronnement inhabituel. Je pense d'abord à un camion arrêté dans la rue. J'écoute plus attentivement, avec une crainte mal définie. Mais la rue est silencieuse, et le bruit trop doux pour un moteur.*

*Je suis seul dans la chambre. Mon zombie est occupé dans la cuisine. Je le rappelle, par précaution. Je m'aperçois que le bruit s'éloigne puis cesse tout à fait quand mon zombie entre dans la chambre.*

*Je renvoie le zombie dans la cuisine. Le bruit reprend mais je le reconnais, maintenant. C'est le bruit du réfrigérateur, que mon zombie écoute avec attention.*

*Je n'aurais pas cru que la tête qui lui a poussé sur les épaules puisse s'éveiller si vite.*

*Je scrute son visage. Les yeux sont fermés, les traits inanimés, sans une nuance d'intelligence. Cela me rassure un peu. Je l'oblige à se pincer la joue. Je n'arrive pas à m'y habituer, sa main droite se lève, alors que je regardais sa main gauche, mais cette main droite lui pince la joue, et me fait mal sur la joue de mon zombie. Je profite de ce qu'elle est encore en l'air pour lui faire pincer ma propre joue. Ces mouvements, quand nous nous faisons face, sont toujours délicats. Il me faut mimer, dans ma tête, un mouvement que mon zombie se trouve alors reproduire. Je vois, toujours avec surprise, sa main s'approcher lentement, atterrir sur ma joue, je sens d'abord dans sa main le contact de ma peau puis, sur ma peau, cette main froide chercher une épaisseur de chair, qu'elle saisit avec maladresse.*

*Il n'y a pas de doute, ce sont deux douleurs distinctes, l'une sur la joue de mon zombie, l'autre sur la mienne.*

*Ce sont donc seulement nos oreilles qui se confondent : j'entends ce qu'il entend comme si je l'entendais moi-même de mon oreiller. Les sensations, comme la douleur, restent localisées dans son corps. Les textures qu'il touche restent dans ses mains où je les sens. Oui, je ne peux pas m'empêcher de compléter ma tête d'un corps fantôme, sans consistance et invisible, mais, lorsque mon zombie touche la table, je sens la texture du bois dans sa main, ou sur la table, et non dans ces mains imaginaires que je me prête.*

*De même, lorsqu'il mange – maintenant qu'il a une tête avec une bouche, je suis obligé de le nourrir –, je sens les aliments passer dans sa gorge, et leur goût dans sa bouche. Je n'y pense pas en général. Je me concentre sur ma propre bouche. C'est que je suis moi-même obligé d'exécuter les mouvements de mastication dans ma bouche pour que mon zombie les reproduise dans la sienne. Je sais, je sens, que ma bouche est vide. Et, pourtant, j'entends dans ma bouche des bruits de bouche pleine, des bruits de mastication et des aliments qui ne sont pas là à craquer sous mes dents.*

*Je me demande parfois la nuit à quoi il pense dans sa tête toute neuve. J'ai gardé l'habitude de l'allonger à côté de moi sur le lit. Il y est plus confortable. Il semble s'endormir aussitôt que je le couche et je profite de ces heures de solitude pour réfléchir. De temps en temps, je sens que mon zombie est mal à l'aise dans sa position, je le retourne et il semble se rendormir.*

*Je m'endors moi-même, aux petites heures du matin.*

*J'ouvre les yeux et – je crois d'abord que c'est la fatigue – deux images, le plafond de deux angles différents, se superposent, chacune luttant pour s'imposer à l'autre. Je passe la main sur mes yeux, c'est-à-dire mon zombie se passe la main sur ses yeux et je passe sur les miens une main transparente. Puis j'essaie de me lever, de le lever. Aussitôt, je suis pris de vertige. Ce sont des images incohérentes qui me donnent le tournis. En un éclair, je vois mon zombie tendre les bras dans l'air comme pour se rattraper et, dans le même temps, ma tête posée sur le lit. Je ferme les yeux, le vertige cesse. Les dernières images me reviennent en tête, avec un détail incongru que je n'avais pas remarqué d'abord. Mais j'y suis. Mon zombie a les yeux ouverts.*

*J'ouvre, nous ouvrons, les yeux de nouveau. Nous nous regardons. L'impression de vertige revient immédiatement. Une oscillation incessante entre deux images : mon zombie debout mal assuré qui me regarde, et ma propre tête sur l'oreiller.*

*Je ferme les yeux. Que faire ? Si j'ouvre les yeux, mon zombie ouvre aussi les siens, et je ne distingue plus rien dans ces images désaccordées. Nous voilà, en pratique, aveugles.*

*Je sens mon zombie qui attend debout au pied du lit. Il a faim. Lui, évidemment, a toujours été aveugle. Il s'en moque. En attendant de prendre une décision, je l'envoie dans la cuisine se servir un petit déjeuner.*

*Avec l'habitude, je connais le nombre de pas nécessaires pour gagner la porte de la chambre. Un quart de tour à droite, je traverse le salon avec la main qui suit le mur. Je m'aperçois qu'il est beaucoup plus facile de me repérer dans l'appartement quand ma tête ferme les yeux.*

*Tout est en réalité beaucoup plus facile. Parce que, les yeux fermés, il me semble reprendre ma place dans mon corps de zombie. Marcher avec mes pieds, chercher à tâtons avec mes mains, et surtout manger dans ma propre bouche. Et c'est, après ces jours de division d'avec moi-même, tout à fait agréable.*

*Plus rien ne me rappelle cette tête qui est restée dans la chambre. Je prends mon petit déjeuner les yeux fermés, voilà tout. À l'aveugle.*

*Brusquement, c'est une évidence, il ne me reste qu'à me débarrasser de la tête. La ranger par exemple au fond d'un placard dans une obscurité complète, où elle ne voit rien et me laisse tranquille. Me laisse même regarder autour de moi, maintenant que mes yeux s'ouvrent à nouveau. Je reviens dans la chambre, je trouve la tête qui est restée sur l'oreiller, elle a sans doute connaissance de ce que je projette mais elle ne s'y oppose pas. Elle ne dit rien, du moins. Toujours à tâtons, je la dépose sur une pile de vêtements dans l'armoire, que je ferme soigneusement.*

*Puis j'ouvre les yeux. Le matin entre dans la chambre à travers les persiennes. Ce sera un beau jour d'automne, ensoleillé. La tête, dans l'armoire, peut broyer du noir, je finirai bien par l'oublier.*

## 2. « Je suis dans mon corps »

C'est une évidence sur laquelle la phénoménologie, et surtout Merleau-Ponty, a insisté. Je suis dans mon corps et, pour cette raison même, mon corps n'est jamais un objet pour moi. Une chose, comme un cube que je tiens à la main, se laisse contempler sous tous ses aspects. Je fais pivoter le dé devant mes yeux et j'en détaille les différentes faces : I, II, III, IV, V, VI, il n'y a pas de doute, je les ai toutes vues. Je m'approche, je prends une loupe ou, au contraire, j'éloigne l'objet pour mieux en saisir l'allure. L'analyse de la chose est peut-être infinie mais elle ne connaît pas de limite. La chose est entièrement objectivable, alors que mon corps ne l'est pas. C'est, simplement, que je ne peux pas observer mon corps du dehors, le faire pivoter devant moi ou en faire le tour pour le considérer dans sa totalité. Mon corps ne se constitue donc jamais comme une chose : « En tant qu'il est devant moi et offre à l'observation ses variations systématiques, l'objet extérieur se prête à un parcours mental de ses éléments et il peut, au moins en première approximation, être défini comme la loi de leurs variations. Mais *je ne suis pas devant mon corps, je suis dans mon corps, ou plutôt je suis mon corps... Notre corps n'est pas un objet*<sup>1</sup>. »

Le fait d'être dans mon corps implique une sorte d'incomplétude dans la constitution de celui-ci, une ouverture tout à fait différente de l'inachèvement rencontré dans l'observation de la chose.

On connaît, c'est vrai, des choses dont on ne peut pas non plus faire le tour. Et cela pour des raisons de principe, pas seulement parce qu'elles sont trop grandes. L'arc-en-ciel, par exemple : pour qu'un arc-en-ciel se forme devant moi, il faut que le soleil soit derrière moi. Si je cherchais à le contourner, il

1. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, « Tel », 1945, p. 175 et p. 179.

s'effacerait. Ou le vent. On ne passe pas derrière le vent. Mais, par rapport à ces éléments, qui ne sont peut-être pas tout à fait objectivables, le corps garde encore un être propre. Mon corps m'accompagne, pour ainsi dire. À la limite, si l'on n'est pas physicien du moins, on pourrait imaginer passer sous l'arc-en-ciel et le contempler à contre-jour, la main au-dessus des yeux pour se protéger du soleil.

Puis-je imaginer me séparer de mon corps, en sortir et tourner autour ? Il semble que certains stupéfiants, la morphine par exemple, donnent l'impression de survoler son corps : s'élever vers le plafond et observer son corps du dessus. Mais, précisément, si l'on peut voir son corps, c'est que l'on conserve quelque chose comme des yeux. La vision s'opère depuis un certain point de vue, au niveau du plafond, qui est mobile et peut errer dans la chambre. Cette zone d'où se fait la vision, ce sont finalement des yeux, des yeux transparents et insubstantiels, qui représentent une incarnation minimale mais constituent un corps, un corps nouveau, avec lequel on contemple celui que l'on a laissé. Si le corps allongé dans le lit est bien réduit à n'être plus qu'une chose, c'est dans la mesure où l'on a pris un autre corps, d'autres yeux sous lesquels le corps abandonné peut s'objectiver.

À vrai dire, pour observer ainsi mon corps du dehors, le plus simple serait d'utiliser un miroir. Je pourrais me construire une petite cabine, comme à la foire, dans le « palais des Glaces », dont les murs seraient entièrement faits de miroirs. Je m'y refléteraï, et pourrais m'y contempler, de face, de profil ou de dos, mais successivement, en regardant tour à tour dans chacune des glaces. Or la succession même de ces images, leur espacement, laisse des blancs dans l'objectivation de mon corps. Je manque le mouvement par lequel je passe d'une image à l'autre ou, corrélativement, la liaison de ces images comme aspects de mon corps. Je manque l'unité de mon corps pour n'en prendre que des plans successifs et disjoints. Je manque cette unité qui fait un objet et que je saisis de façon immédiate en regardant une chose du dehors. Un miroir circulaire ne me renverrait



qu'une seule image, en face de mon regard, déformée de surcroît. Il n'y a pas de solution : je ne suis pas devant mon corps, je suis dans mon corps, de sorte que celui-ci ne peut pas se faire objet pour moi. Merleau-Ponty met l'accent sur cette incarnation, dans la vie naturelle, l'être dans un corps, qui distingue mon corps d'une chose.

Seulement, Merleau-Ponty a la tête sur les épaules, moi je l'ai rangée dans un placard. Si je ne peux pas imaginer n'avoir pas de corps, je peux du moins imaginer avoir un corps d'une autre nature, ou possédant d'autres caractères. Par exemple, je peux imaginer, dans certaines conditions, prendre un corps non connexe, constitué de plusieurs parties disjointes. Stapledon, dans son roman *Star Maker*, incarne bien son narrateur dans un vol d'oiseaux, une multitude dont les mouvements se répondent.

Imaginons donc. Je tiens dans mes mains face à moi ma tête séparée du reste de mon corps. Je la masse doucement et elle me regarde : ma tête semble s'objectiver dans le toucher, comme une statuette dont j'examinerais les inégalités, pendant que le reste de mon corps semble s'objectiver sous mon regard. Je peux maintenant tourner autour de mon propre corps, ou le faire pivoter devant mes yeux, comme un mannequin. Est-ce à dire que mon corps, mon corps avec ces deux parties, l'une que je touche des mains et l'autre que j'inspecte du regard, se change en un objet ? Sans doute pas. Qu'est-ce qui interdit alors l'objectivation ? Pourquoi celle-ci échoue-t-elle ? Est-ce parce que je suis encore « dans mon corps » ? Mais, précisément, en quel sens et, à vrai dire, où suis-je dans mon corps si celui-ci est composé d'une tête et d'un tronc disjointes ?

Ce sont ces questions qui m'intéressent. Pour saisir ce qu'il y a de plus essentiel dans l'incarnation, dans le fait d'être dans mon corps, il faut faire varier ce corps de façon à isoler les traits communs à toute incarnation. C'est de cette façon que l'on pourra comprendre ce qui la définit au plus profond : en quel sens suis-je dans mon corps ?

### 3. Une petite glande

Descartes a bien une réponse à la question de savoir comment, en quel sens et où je suis dans mon corps. Sans doute, *je* suis, en dernier ressort, une chose pensante, une âme ou, disons, un esprit qui pense et qui, en tant qu'il pense, doit être distingué de son corps. Simplement, parce que, en tant que je pense, je n'ai pas besoin de mon corps. Je peux feindre que mon corps, la présence de ces membres autour de moi, ce sentiment de la respiration ou ce battement de cœur que j'entends malgré moi, ne sont que des illusions. Mon existence en tant que chose pensante ne semble pas impliquer celle de mon corps ou, du moins, de ce corps que je connais. Celui-ci, en réalité, n'est qu'une machine, un mécanisme : mon cœur bat comme une horloge que l'on a remontée, mes poumons aspirent et expirent comme un soufflet sur lequel appuie le poids de mon buste, mon estomac digère comme le pressoir favorise la fermentation des raisins. Je peux guider ce mécanisme dans la vie. J'y suis uni en réalité mais je ne me confonds pas avec celui-ci.

Bien sûr, il me faudra revenir, du point de vue de la fiction, sur cette distinction qu'établit Descartes entre l'esprit – le *je* du *Je pense* – et le corps-machine. Mais admettons : d'un côté, un sujet, le *je* du *Je pense*, et, de l'autre, un corps, qui est une machine. Ce *je*, dans la vie, est uni à son corps. Peut-on dire que *je* suis dans mon corps et, si c'est le cas, demander où ? Descartes répond très clairement : dans une petite glande du cerveau, « la glande pinéale ». « Mon opinion est que cette glande est le principal siège de l'âme et le lieu où se font toutes nos pensées<sup>2</sup>. »

En tant que chose pensante, je suis là où ma pensée se fait, c'est-à-dire dans cette petite glande au milieu du cerveau. Pour

2. R. Descartes à Meyssonier, 29 janvier 1640, *Œuvres*, Adam et Tannery (noté dorénavant A. T.), III, p. 19.

autant que l'on puisse dire que l'esprit a lieu dans le corps, ce lieu est la glande pinéale.

Dans *Les Passions de l'âme*, Descartes est plus prudent en ce qui concerne la localisation de l'âme dans la glande pinéale, par exclusion des autres parties du corps. En effet, le sujet investit le corps en sa totalité, je suis partout dans mon corps ou l'âme est « unie à toutes les parties du corps conjointement ». La preuve en est qu'il suffit que se détraque un organe comme le cœur pour que l'âme se détache du corps : le corps est mort et *je* ne suis plus dans mon corps. Il faut donc bien que *je* sois lié à chacun de mes organes. Néanmoins, cette liaison, de l'âme au cœur par exemple, n'est que médiante. L'âme est d'abord attachée à la glande pinéale et c'est dans la mesure où, dans la mécanique du corps, celle-ci est reliée aux autres organes que l'âme leur est également présente. Bref, « l'âme a son siège principal dans la petite glande qui est au milieu du cerveau d'où elle rayonne en tout le reste du corps<sup>3</sup> ».

Pourquoi Descartes isole-t-il cette « petite glande au milieu du cerveau » comme le siège de l'âme, le lieu de la pensée, le point où *je* suis ? C'est que l'âme passe par cet intermédiaire pour échanger des informations avec le corps. La glande pinéale est une petite masse, très souple, suspendue entre les deux hémisphères et qu'arrosent une multitude de petits tuyaux, des nerfs et des artères. Ceux-ci lancent contre la glande pinéale un jet de particules, les « esprits animaux » qui, selon la façon dont ils frappent la glande pinéale, transmettent à l'âme des informations sur l'état de son corps. Ils rebondissent ensuite et, selon la façon dont est orientée la glande pinéale, repartent dans les conduits qui parcourent le corps avec un certain mouvement ou un certain effet – comme on parle de l'« effet » donné à une balle de tennis – qui produira dans les organes les mouvements qu'a voulu l'âme. La mécanique du corps est ainsi faite qu'il suffit à l'âme de s'en rapporter à la glande pinéale, où se résume

3. R. Descartes, *Les Passions de l'âme*, A. T., XI, p. 351 et p. 354.

l'état du corps, et, en retour, d'agir sur elle. Ainsi, les objets extérieurs produisent certaines images au fond de nos yeux. Ces images, ces taches de lumière sur la rétine, déclenchent, de façon purement mécanique, certains flux d'esprits animaux dans les nerfs qui partent des globes oculaires. Ces flux remontent jusqu'à la glande pinéale, qu'ils viennent frapper et dont les mouvements nous indiquent alors les objets extérieurs qui ont d'abord agi sur nos yeux.

La localisation de l'âme dans la glande pinéale tient surtout à la physiologie cartésienne. La glande pinéale est selon Descartes la seule partie du cerveau qui ne soit pas double : nous avons deux hémisphères mais une seule glande qui pend en leur milieu, juste entre les deux yeux. Or l'âme ne reçoit, par la vue, qu'une seule impression, une image qui combine les deux images provenant de nos deux yeux. Il faut donc que ces images, l'image qui se forme dans l'œil gauche et celle qui se forme dans l'œil droit, soient « assemblées » avant de parvenir à l'âme. Il faut qu'elles se rencontrent en une région du cerveau, unique et non pas double, à laquelle l'âme sera alors attachée. La glande pinéale joue le rôle d'une sorte de sommateur qui intègre les données provenant de nos deux yeux, de nos deux oreilles ou même, ajoute Descartes, de nos deux mains. C'est la nécessité d'une telle sommation des images, des sons et, dans une moindre mesure, des textures qui convainc d'abord Descartes de localiser l'âme dans la glande pinéale : « La raison qui me persuade que l'âme ne peut avoir en tout le corps aucun autre lieu que cette glande où elle exerce immédiatement ses fonctions est que je considère que les autres parties de notre cerveau sont toutes doubles, comme aussi nous avons deux yeux, deux mains, deux oreilles et [...] que, d'autant que nous n'avons qu'une seule et simple pensée d'une même chose en même temps, il faut nécessairement qu'il y ait quelque lieu où les deux images qui viennent par les deux yeux, ou les deux autres impressions qui viennent d'un seul objet par les doubles organes